

○ ***Sur la branche, Claude Ponti, Ecole des Loisirs, 2008.***

Sur la branche, nous faisons connaissance avec une famille d'oiseaux, la famille Brosselevant. Il y a Pioussof, Orsonne, Duvette qui a toujours froid... La dénomination des oiseaux introduit le jeu, une référence aux qualités de chaque personnage. C'est une invitation à chercher dans l'image l'oiseau auquel correspond le nom. Ce livre dit aussi quelque chose de l'enfance, la gourmandise, par exemple, que l'on retrouve dans le nom de l'amoureux Tiramissou, ou bien de Lyli-Faisselle et son fromage. Le sens est à construire au fil de la lecture, dans un ailleurs au-delà du livre, comme souvent chez Claude Ponti. Et ce faisant, chacun prend ce qu'il veut en fonction de ce qu'il est et du regard qu'il porte sur l'histoire. En cela, ce livre conforte l'intimité du lecteur

○ ***Bizarre, bizarre, Claude Ponti, Ecole des Loisirs (1999).***

Ou comment raconter les choses au « pied de la lettre » nous dit Joëlle Turin et prendre conscience des différents sens des mots, réels et imaginaires. C'est également une autre façon d'exprimer les émotions et l'occasion de les éprouver dans tous les sens du terme. Car, comme le rappelle Joëlle Turin, la lecture, c'est vivre des émotions comme dans la vie mais sans les risques attachés au réel. A ce sujet, elle nous suggère les ouvrages de Thomas Pavel intitulés *Comment écouter la littérature*<sup>1</sup> ? et de Daniel Stern intitulé *Le journal d'un bébé*<sup>2</sup>.

○ ***Petit-frère et petite-sœur, Elzbieta, Albin Michel, 2001.***

En 7 chapitres, c'est ici l'histoire de deux petits personnages, celle d'un oiseau aussi et de bien d'autre chose encore. Ce livre dit le soin apporté à l'arrivée du petit, avec une grande simplicité dans le trait, une tendresse dans les mots. Avec une grâce infinie, l'auteur accompagne l'enfant sur le mystère de notre venue au monde. Orfèvre de la métaphore, Elzbieta affectionne les personnages d'animaux, ou d'animaux anthropomorphes. Ils offrent une grande richesse de communication symbolique. Car ainsi « quelque chose signale qu'il ne s'agit pas d'enfants inscrits dans nos temps et lieux réels »<sup>3</sup> et le lecteur peut s'identifier facilement ou bien prendre une distance face aux personnages. Rien n'est laissé au hasard dans les œuvres de cet auteur dont l'intention créative est bien de raconter l'histoire des hommes aux enfants avec l'égard qui leur est dû.

○ ***Flon-Flon et Musette, Elzbieta, Ecole des Loisirs (1998).***

Dans un autre registre, cet album raconte une histoire de guerre qui déchire un peuple de lapins. « Pour adoucir un ordre du monde si peu humaniste [nous explique Joëlle Turin], Elzbieta offre la création d'un monde complémentaire, celui des rêveries et de l'imaginaire ». Aborder des thèmes graves avec les enfants, c'est ainsi reconnaître leur capacité

---

<sup>1</sup> Fayard /Leçons inaugurales (2006).

<sup>2</sup> Odile Jacob (2012).

<sup>3</sup> Elzbieta (2005). L'enfance de l'Art. Editions du Rouergue. P. 179.

de penser ces sujets, de les respecter et leur donner « des outils qui permettent, un tout petit peu, de penser l'impensable, plutôt que de le fantasmer »<sup>4</sup>. La haie d'épine symbolise la guerre, les barbelés qui séparent mais aussi la douleur. Mise en mot puis en image, la haie d'épine fait écho au savoir enfantin. C'est un appel au sens de l'enfant bien plus puissant et poétique qu'un langage direct.

○ *Les deux goinfres, Philippe Corentin, Ecole des Loisirs, 1999.*

Rien n'est laissé au hasard dans cet album comique. Tous les éléments du livre participent à l'histoire. L'attention du lecteur est attirée dès la couverture. Celle-ci crée en effet un horizon d'attente chez le lecteur comme le souligne Joëlle Turin : quel est donc le rapport entre deux goinfres (le titre) et la mer en couverture? L'excès de gourmandise mènerait-il au naufrage ? Le mal de mer est ici associé au cauchemar dans lequel basculent les personnages du livre. Toute l'histoire est en effet une métaphore filée de la gourmandise, orchestrée par les images et les mots du texte. Le jeu métaphorique se poursuit jusqu'à la fin de l'histoire où une vague imaginaire vient lécher le lit des gourmands, encadré par le personnage de la mère et de la mer. Si le langage est caricatural, empreint d'expressions enfantines, le propos n'en est pas moins sérieux : il s'agit du monde de l'affectif, du ressenti, celui qui prime chez l'enfant. Une façon de relativiser et de rire du quotidien.

○ *Quatre poules et un coq, Lala et Olof Landström, Ecole des Loisirs (2007).*

Proche du style de Philippe Corentin, cet album se joue des stéréotypes de genre dans l'image comme dans les mots. Il sert ainsi le propos humoristique des auteurs qui met à distance le regard de l'enfant. Tout le discours implicite du texte est relayé par les illustrations. Il s'agit ici de permettre à l'enfant de se servir de ce qu'il connaît pour construire du sens, petit à petit et au fil des relectures.

○ *Le petit bout manquant, Shel Silverstein, Memo (2005).*

Dans cet album, un petit personnage est en quête. Une quête identitaire. Il cherche le morceau qui semble lui manquer. Il prend son temps. Ici, encore, les illustrations d'une grande simplicité, révèlent le propos implicite du texte, profond et philosophique. Le rythme de la narration est binaire, suggérant le rythme du cœur et du bercement : une représentation imaginaire de la vie. Une ligne tremblante figure d'ailleurs le chemin sur lequel se promène le petit personnage. Figure artistique du désir, de l'incomplétude. Pour une lecture en réseau, ce livre est à rapprocher de *Pezzettino*<sup>5</sup> de Leo Lionni.

---

<sup>4</sup> Elzbieta. (2005). *L'enfance de l'art*. Editions du Rouergue. P.179.

<sup>5</sup> Ecole des Loisirs. Réédition en 2000.

○ *L'arbre généreux, Shel Silverstein, Ecole des Loisirs (1982).*

Symbole de l'ancrage, l'arbre est ici le compagnon de l'enfant puis de l'homme. Les illustrations, d'une simplicité remarquable évoquent habilement les émotions de l'arbre et la transformation de l'homme ou bien l'inverse ou bien les deux. Une autre manière de susciter la réflexion sur la relation de l'homme à son environnement et sur les temps de la vie.

○ *Petit bleu et petit jaune, Léo Lionni, Ecole des Loisirs (1970).*

Classique de la littérature de jeunesse, cet album unit intimement le texte et l'image. Les illustrations sont totalement abstraites et pourtant le lecteur n'a aucun mal à reconnaître les personnages. Il peut également s'identifier aussi facilement qu'il peut prendre une distance face à ces formes. L'utilisation de la couleur, élément d'identification des personnages, permet également à l'enfant de percevoir ce qu'est l'embrassement : quand Petit Bleu et Petit Jaune s'embrassent, ils deviennent verts, une métaphore simple sur le devenir, la transformation mais aussi la différence.

○ *Lundi, Anne Herbauts, Casterman (2004).*

Dans cet album, la matière autant que les illustrations et le texte participent à la narration. Les transparences dues au grammage du papier, de plus en plus fin, permettent des projections symboliques : voir ce qui s'est passé et ce qui est à venir. Le temps qui passe et les cycles de la vie sont également exprimés par la musique des mots du texte. Les pages blanches en fin d'album racontent la disparition du personnage, Lundi. La neige l'a recouvert. Et pourtant, il est toujours là, nous signifie Joëlle Turin, invisible mais là quand même, on le sent au toucher de la feuille de papier. Puis un autre Lundi apparaît, un peu différent. L'histoire se poursuit tandis que la métaphore autorise l'accès à un propos plus grave, allégé par l'expérience esthétique qu'offre l'album.

○ *Il faut le dire aux abeilles, Sylvie Neeman, Nicolette Humbert, La Joie de Lire (2011).*

Tandis que Joëlle Turin feuillette ce dernier album et commence à lire, l'auditoire est promené sur un chemin que ni le titre, ni la couverture de l'album ne laissait présager : « Quand un apiculteur meurt, il faut le dire aux abeilles ». C'est ainsi que débute l'album, déroutant. Ce faisant, il met des mots sur une réalité qu'il désigne sans ambages, le deuil, la mort. Où donc est la métaphore? Où est l'implicite, l'imaginaire qui permet d'opérer le détour nécessaire à une mise à distance, à une appropriation sans heurt du sujet par le lecteur? Le tour de force est ici précisément que les mots désignent tandis que les photographies ne font qu'évoquer l'absence. Une absence symbolisée par l'espace vide des nuages, les vêtements abandonnés, une absence racontée autrement, délicatement par la photographie de champs de fleurs et les sentiments qu'elle engendre, ensuite, sont proposés avec finesse et poésie. C'est en cela que l'écart se fait et que la métaphore opère, entre la réalité des mots et

celle que laissent imaginer les photographies. Une mise en forme singulière, poétique d'une réalité, où chacun prend ce qui lui convient et accède à la part de non-dit de l'histoire, à sa propre intimité, peut-être.

« Si le mémorable est ce qui peut être rêvé d'un lieu »<sup>6</sup>, alors les albums sont une formidable réserve poétique où le lecteur peut puiser les ressources nécessaires à la construction de son propre espace habitable. Et comme nous le dit Joëlle Turin, « les histoires s'inscrivent dans le livre psychique des enfants et s'installent pour la vie ». En cela, la littérature de jeunesse est une voie en même temps qu'une voix proposée aux jeunes lecteurs pour se construire, voie au sens de cheminement, de direction et voix au sens de langage. Merci à Joëlle Turin pour cette promenade passionnante au cœur de la métaphore dans les albums !

---

<sup>6</sup> De Certeau M. (1990). *L'invention du quotidien. 1. arts de faire*. p. 163. Gallimard.